

Appelée et gardée par Dieu

Carmen da Mota

Une situation familiale difficile

Lors de la grande récession de 1934 au Brésil, mon père a abandonné notre foyer, et ma mère s'est retrouvée seule pour élever ses enfants. Nous étions très pauvres. Avant ces événements, mes parents avaient connu l'adversité, mais notre famille était unie. Elle l'est restée jusqu'au jour où mon père s'est mis à fréquenter assidûment un «centre spirite»¹. Dès lors, les disputes se sont multipliées, et la mésentente s'est installée entre mes parents.

J'avais 6 ans lorsque mon père nous a pris à part, mon petit frère et moi, pour nous annoncer: «Je m'en vais et je ne reviendrai plus jamais!» J'ai été profondément blessée d'entendre une chose pareille. Effectivement, je ne l'ai plus jamais revu.



Carmen comme jeune fille

Cette situation familiale nous a fait mûrir précocement, car nous faisons notre possible pour aider notre mère à assumer l'éducation et la charge de quatre enfants. Elle acceptait absolument tout emploi que Dieu, dans sa bonté, lui accordait. Au début, c'était très dur, car nous n'avions pas de quoi vivre. Les années passant, mes deux sœurs aînées et moi-même avons pu prendre davantage de responsabilités. Mes sœurs trouvaient de petits emplois, et moi, je restais à la maison pour m'occuper de mon jeune frère et de ma vieille grand-mère, tout en suivant une scolarité. Plus tard, nous avons dû travailler à plein temps tout en continuant à assumer nos responsabilités familiales. Une fois réunis, nos salaires respectifs nous permettaient non seulement de tenir, mais encore d'aider ceux qui étaient plus démunis que nous. Notre mère répétait souvent: «Si nous luttons, nous gagnerons!» Pleine d'allant, elle affrontait la vie comme si rien n'était venu bouleverser notre existence.

¹ Les spirites s'adonnent à des pratiques occultes, notamment en recherchant la communication avec des esprits qui se manifestent au travers de médiums. La Parole de Dieu condamne on ne peut plus sévèrement ces pratiques qui entraînent de graves conséquences dans la vie de ceux qui s'y livrent. (N.d.E.)

Active, mais tourmentée

Catholique très pieuse, elle désirait vivement nous enseigner dans sa religion. Malgré le peu de temps dont nous disposions ensemble, elle est parvenue à nous transmettre un bagage considérable. Je m'appliquais à mettre fidèlement en pratique tout ce qu'elle m'apprenait. A 11 ans, j'ai fait ma première communion à l'église St-Antoine, qui se dresse au sommet de la butte de Petrópolis, ville proche de Rio de Janeiro. Cette cérémonie m'a remplie de joie, car j'aspirais de tout mon coeur à servir Dieu. Cependant, j'avais un gros problème: comment le servir en étant bègue? Un jour, je me suis enfermée dans ma chambre pour prier. Le plus étonnant, c'est que je n'ai pas récité l'Ave Maria, ni en latin ni dans ma langue maternelle. Une prière a jailli du plus profond de mon coeur, et j'ai crié au Seigneur lui-même. Je lui ai demandé de m'aider à parler comme les autres enfants, afin que je puisse mettre ma voix et ma vie à son service, et l'aimer tant que je vivrais. Dieu m'a exaucée! Peu après, j'ai pu parler normalement.

Tout de suite, afin de mieux servir mon Maître, j'ai commencé à enseigner le catéchisme, c'est-à-dire la doctrine catholique, aux enfants du voisinage et aux ouvriers d'une usine, qui manifestaient de l'intérêt.² Je les retrouvais au cours de leur pause-déjeuner, et à l'aide d'un livret de catéchisme, je leur apprenais à demeurer fermes dans leur foi et à s'efforcer de plaire à Dieu. On m'a aussi chargée de l'entretien des autels dans l'église; je les nettoyait et les ornais de bouquets de fleurs.

Pensant que je pouvais en faire plus, j'ai rejoint les «Enfants de Marie»³. Quelle joie de recevoir le petit ruban bleu attribué aux débutantes! Par la suite, j'ai reçu un



Carmen se préparant à entrer le couvent

ruban plus grand, et finalement, celui auquel j'aspirais: le ruban qui me donnait le droit de porter le titre «d'Enfant de Marie». Désormais, je me sentais vraiment prête à servir le Seigneur.

Pourtant, la paix me fuyait toujours. Mon principal souci était la pensée qu'à tout moment, je pouvais être appelée à me présenter devant Dieu pour lui rendre compte de mon âme. Voilà pourquoi je ne me lassais pas d'en faire toujours davantage pour lui. Quand je méditais sur la mort de Christ et que je réfléchissais au grand amour qu'il avait manifesté en mourant sur la croix pour nous, je me demandais comment je pourrais bien le remercier

pour tout ce qu'il avait fait. J'étais hantée par la question de la valeur de mes actes aux yeux de Dieu, et sans cesse, une voix m'accusait, disant: «Tu es une affreuse

² Apparemment, Carmen da Mota était une enfant très vive et particulièrement mûre pour son âge. Il s'agissait toutefois certainement de cours non officiels! (N.d.E.)

³ Membres d'une congrégation de jeunes filles catholiques qui vouent une dévotion particulière à Marie. (N.d.E.)

pécheresse!» Aujourd’hui, bien sûr, je sais pourquoi. Car dans la Bible, il est écrit: «Il n’y a point de juste, pas même un seul; nul n’est intelligent, nul ne cherche Dieu; tous sont égarés, tous sont pervertis; il n’en est aucun qui fasse le bien, pas même un seul» (Romains 3:10-12).

Le couvent

Un dimanche matin après la messe, alors que je discutais avec des amies, l’une d’elles a dit que le meilleur moyen de servir Dieu était de devenir religieuse. Les autres ont acquiescé; quant à moi, j’ai gardé le silence. Tout en leur donnant raison, j’entrevois déjà une foule d’obstacles à mon entrée au couvent. Ma famille était bien pauvre; or il fallait apporter une dot⁴ considérable. Il fallait également un trousseau complet; d’autre part, il y avait la couleur de ma peau. J’étais noire! Même s’il m’acceptait, l’ordre franciscain⁵ ne me permettrait pas de prendre l’habit. Que d’obstacles! A supposer que, d’une manière ou d’une autre, je parvienne à régler la question financière, il resterait la couleur de ma peau, à laquelle je ne pouvais rien changer! Malgré toutes ces impossibilités, j’ai continué à rêver de mon entrée au couvent et à espérer. Cela me préservait du découragement. Deux ans plus tard, je franchissais la porte du couvent des franciscaines.

Désirant tant y parvenir, je n’avais cessé de dire le chapelet, et j’avais accepté bien des pénitences. J’avais donc réussi à entrer dans ce couvent, non pour y prendre l’habit, mais pour y apprendre toutes sortes de choses et pour grandir. Le jour où j’aurais l’âge permettant d’être acceptée dans un autre couvent, mon rêve deviendrait réalité. Je pourrais devenir religieuse et mieux servir Dieu. Voilà ce que je me disais.

Cette entrée en établissement religieux avait exigé de grandes souffrances. Rien n’aurait pu me coûter davantage que de quitter ma mère que j’aimais tant, mon frère et mes sœurs, et les amis et voisins qui étaient si souvent venus jouer à la maison. Pourtant, j’étais satisfaite. Sur le moment, tout paraissait merveilleux: le désir de mon cœur semblait se réaliser. Sous mes yeux se déployait un nouvel horizon: je croyais avoir trouvé la solution à tous les problèmes de mon existence, et surtout, à tous les tourments de mon âme.

Déceptions

«Telle voie paraît droite à un homme, mais son issue, c’est la voie de la mort» (Proverbes 14:12). Bientôt, j’ai remarqué avec étonnement que tout en désirant servir Dieu, je servais les créatures plus que le Créateur. La discipline conventuelle était rigoureuse. Il fallait être debout dès 4 h 30, heure à laquelle on commençait à tout organiser. On répartissait les tâches: deux personnes se mettaient au travail à la cuisine, et les autres participaient à l’office matinal à la chapelle. Une heure plus tard, nous avions la messe, avec la communion, à laquelle toutes assistaient.

⁴ Somme versée par une future religieuse au couvent dans lequel elle s’apprête à entrer. (N.d.E.)

⁵ Ordre fondé au XIIIe siècle par François d’Assise. (N.d.E.)

A 8 heures, nous reprenions le travail dans un silence absolu: il était interdit de parler. Vers 17 heures, la mère supérieure accordait une brève récréation. Elle contrôlait tout; personne ne pouvait rien faire en dehors de ce qu'elle ordonnait. A 20 heures, la cloche retentissait à nouveau pour nous appeler à l'office du soir. Une heure plus tard, on éteignait la lumière, et il ne restait plus qu'à attendre une nouvelle journée en tous points semblable à celle qui venait de se terminer. Les jours se suivaient, monotones, et j'ai fini par être convaincue que jamais je ne réaliserais mon rêve: faire des études pour me préparer à servir Dieu. Nous n'avions de temps que pour le travail et la prière. Même quand la supérieure a accordé, à la demande de certaines d'entre nous, un peu de temps pour étudier, nous étions tellement épuisées que nous n'arrivions pas à retenir ce qu'on nous enseignait.

Ma déception a été plus grande encore quand certaines religieuses ont manifesté de l'envie et de la jalousie. Toutes les fois que la mère supérieure m'accordait quelque attention, elles se montraient hostiles; or généralement, la mère supérieure me demandait d'aller la chercher à la gare routière quand elle rentrait de voyage. Mais cela ne faisait que commencer... Deux autres religieuses, Sœur Sébastienne et Sœur Joséphine étaient devenues mes amies. Sœur Joséphine était instruite et avait déjà passé douze ans au couvent. Seules ces deux sœurs me faisaient suffisamment confiance pour s'ouvrir à moi de ce qu'elles éprouvaient. A une ou deux exceptions près, toutes les autres religieuses restaient pour moi des énigmes. Ma meilleure amie, Sœur Joséphine, m'a expliqué ce qui se passait réellement au sein du couvent et de l'Eglise catholique. Toutes ses expériences l'avaient endurcie, et de jour en jour, son désespoir grandissait. Quant à Sœur Sébastienne, elle épanchait son cœur: «Je ne supporte plus ce genre d'existence. Je n'en peux plus!» gémissait-elle. Je la suppliais de me dire ce qui n'allait pas. Mais elle ne voulait rien dire de plus.

Solitude

Un matin au réveil, je me suis aperçue que mes deux amies n'étaient plus là. Elles s'étaient enfuies! J'étais profondément déçue. Désormais, je me trouvais seule. Pire encore, la mère supérieure m'a soupçonnée de les avoir aidées à s'enfuir. Elle était catégorique: j'étais coupable, car certains indices semblaient témoigner contre moi. Le lendemain matin, quand, à mon réveil, j'ai voulu allumer le feu (une des tâches qui m'incombaient), j'ai constaté que les allumettes avaient disparu, alors que normalement, elles étaient toujours dans le tiroir de la table de cuisine. Il me fallait aller en chercher à l'infirmerie. Or il était rigoureusement interdit à toute religieuse de se rendre dans un lieu qui était sous la responsabilité d'une autre. Pendant que je cherchais des allumettes, j'ai été surprise par l'une des sœurs qui m'avaient accusée d'avoir aidé mes amies à s'enfuir. Suite à cela, on m'a mise en quarantaine et on m'a interdit d'étudier pendant un an. Comme si ce n'était pas assez, on m'a défendu d'adresser la parole à qui que ce soit, et on m'a imposé les corvées les plus dures à la cuisine, à la buanderie et au poulailler.

Bien souvent, j'ai dû travailler jusqu'à l'aube, rien que pour terminer ce qui m'était demandé. Parfois, j'entendais sonner la cloche du lever, alors que je n'avais même pas pu me coucher. Pendant ces jours terribles, il m'arrivait, au cours de mon travail à la buanderie, de m'agenouiller en pleurant devant un crucifix, disant: «Ô Seigneur, je cherche la voie, mais je ne l'ai pas encore trouvée!» Que de larmes de désespoir j'ai versées, en quête de quelque lueur, de quelque consolation, mais je n'en trouvais nulle part.

Profonde douleur

Pendant cette période atroce, ma mère est tombée gravement malade et a dû être hospitalisée. Elle m'a fait dire d'aller la voir, mais on ne me l'a pas permis. La supérieure m'a dit que, puisque ma vie appartenait à Dieu, je n'avais qu'à le prier et renoncer au moindre retour vers le passé. Tout ce que je pouvais faire, donc, c'était prier avec ferveur pour que ma mère retrouve la santé. Un jour, ma sœur s'est présentée au couvent, disant que je devais venir immédiatement si je voulais revoir ma mère vivante. La supérieure a consenti à m'accorder deux heures. Il fallait traverser toute la ville en bus, et le trajet n'en finissait pas. Quand je suis entrée dans la chambre de ma mère, elle a ouvert les yeux, m'a regardée pendant quelques secondes, puis a murmuré: «J'ai cru que jamais tu ne viendrais pour être à mes côtés pendant mes derniers instants.» Puis, elle a fermé les yeux. J'ai été incapable de dire un mot; peut-être était-ce à cause de ces longues semaines au cours desquelles on m'avait imposé le silence pour me punir. Impossible d'articuler la moindre parole: ma douleur était presque insupportable, et mon âme remplie d'amertume. J'étais en présence de la personne que j'aimais le plus, de celle qui m'avait consacré sa vie. Elle quittait ce monde pour entrer dans l'éternité, et je ne pouvais rien pour elle. Le cœur ravagé, je suis revenue au couvent pour y reprendre ma dure vie de pénitence.

Terribles pratiques

Peu après, la mère supérieure a décidé de séparer certaines sœurs en les répartissant dans des couvents différents. J'ai, moi aussi, été envoyée ailleurs. La vie dans ce nouvel établissement était bien austère, mais on me traitait de façon plus humaine. On prenait soin de ma santé, et on m'aidait de différentes manières. Mais on pratiquait aussi des pénitences cruelles. Bien souvent, on nous faisait lever à 1 heure du matin, et nous devions nous rendre à la chapelle pour y subir une pénitence si sévère qu'il était strictement interdit d'en souffler mot, sous peine de péché mortel⁶, même après avoir quitté le couvent. Cette pénitence commençait par une prière, après quoi la mère supérieure disait: «Jésus a été souffleté: alors que toutes reçoivent des soufflets!» Ensuite, elle disait que Jésus avait été flagellé, et toutes, nous recevions des coups de fouet; que Jésus avait rampé sur les genoux, et toutes nous parcourions la chapelle sur nos genoux, qui étaient couverts de

⁶ Dans le catholicisme, péché grave entraînant la perte du salut, à moins qu'un prêtre catholique n'accorde l'absolution. (N.d.T.)

bleus ou même en sang. Jésus était resté en croix, les bras étendus, six heures durant; nous devions donc garder les bras étendus et immobiles pendant une heure environ, tout en récitant le chapelet. N'oubliez pas que cela se passait à 1 heure du matin. Le but de cette pénitence était d'obtenir la conversion des pécheurs, le soulagement des âmes du purgatoire et le salut de nos propres âmes. Nous nous adonnions à cette pratique en nous figurant que les âmes du purgatoire avaient besoin de nos souffrances pour être sauvées.

Nouvelle orientation

Au bout de quelque temps, mes supérieures ont jugé que j'avais donné des gages de mon obéissance. La mère supérieure m'a alors dit que je pourrais rester dans ce couvent, y recevoir l'habit et prononcer mes vœux. Mais d'abord, je devais aller voir les miens pour la dernière fois, car après, je ne pourrais plus jamais quitter le couvent. On m'a permis de passer un mois dans ma famille, ce qui était exceptionnel.

Désirant faire bon usage de ce temps, j'ai enseigné le catéchisme à quelques enfants avec lesquels je m'étais liée d'amitié. Je les ai même emmenés dans la cité royale de Petrópolis⁷ pour leur montrer la chapelle de Notre Dame de Fatima, construite durant mon enfance. Là, j'ai rencontré le Frère Joseph Pereira de Castro, qui avait été mon directeur spirituel pendant bien des années. Après l'avoir salué, je lui ai dit que je me trouvais dans un couvent de religieuses cloîtrées, et que j'allais y retourner pour passer le reste de mes jours à prier pour le salut des pécheurs et le soulagement des âmes du purgatoire. Cet homme âgé, profondément dévoué à sa religion, m'a demandé si je ne voulais pas l'aider à ouvrir un couvent de religieuses à Petrópolis même. Naturellement, j'ai refusé! Il a cependant insisté, m'expliquant avec ferveur que sa ville avait besoin de jeunes filles consacrées pour contrer l'influence des protestants. Ce dernier argument m'a vivement intéressée.

C'est ainsi que je suis devenue membre de la Fondation des Religieuses Missionnaires. Mon travail m'amenait à gravir les collines, où les foules avaient construit des bidonvilles, et à me rendre dans des coins perdus pour y enseigner le catéchisme, plus particulièrement dans les zones où les protestants avaient commencé à œuvrer. Nous aidions les pauvres en leur distribuant de la nourriture et des vêtements. Là où nous pouvions apporter un secours, nous parvenions à éloigner les protestants. Dans mon zèle pour combattre ces évangéliques, je restais au chevet des grands malades jusqu'à leur dernier souffle. Ainsi, ils ne risquaient pas de s'entendre expliquer la Bible par quelque protestant! Voilà ce que je faisais dans mon ignorance, faute de connaître la Parole de Dieu.

⁷ Ville brésilienne située à 65 kms de Rio de Janeiro. (N.d.E.)

En l'espace de deux mois, nous avons pu implanter dans la ville quarante-deux centres de catéchisme pour la formation des enfants, des jeunes et des adultes. L'Eglise catholique a organisé une campagne efficace pour empêcher les évangéliques de progresser dans la ville. Je déployais mon zèle de plusieurs manières. Voici un exemple: j'étais amie avec une famille pauvre, qui comptait six enfants. Un jour, le père a entendu des chrétiens chanter dans un parc. Son coeur a été touché, puis il a accepté Jésus-Christ comme son Sauveur. Vivement contrariée, je suis allée voir son patron, qui était membre d'une paroisse catholique, et je lui ai tout raconté. Il l'a licencié. Par la suite, j'ai appris que sa famille se trouvait dans le besoin. Mais malheureusement, étant encore écœurée et même fâchée à cause de sa conversion, sans compassion aucune, j'ai dit: «Les protestants n'ont qu'à s'occuper de sa famille.»

«Venez à moi»

Plus tard, ayant appris que les évangéliques visitaient les détenus en prison, je me suis dit: «Faisons-en autant!» Nous leur avons donc apporté des sandwiches et des cigarettes, et avons fait de notre mieux pour neutraliser l'impact des protestants. Le dimanche suivant, alors que je distribuais des images de saints, j'ai aperçu un traité posé sur la table dans chaque cellule. Il y avait aussi un livre à la reliure noire. J'avais compris de quoi il s'agissait, mais j'ai demandé: «Qu'est-ce que c'est que ce livre?» On m'a répondu: «C'est celui que les chrétiens nous ont laissé.» Alors j'ai protesté: «Mais c'est un livre diabolique! Tous ceux qui le garderont en leur possession seront poursuivis par la malchance, et la malédiction de Dieu retombera sur eux! Remettez-moi ces exemplaires, et je vous donnerai la médaille de Notre Dame. Elle saura vous secourir, elle.» C'est ainsi que nous avons emporté de cette prison une énorme quantité de Bibles et de traités. Avec une grande satisfaction, nous avons mis ces Bibles en pièces et les avons brûlées! Au moment de détruire la dernière, j'ai remarqué un dessin sur la couverture. On y voyait deux jeunes gens marchant sur un chemin, courbés sous le poids de lourds fardeaux qu'ils portaient sur le dos. Regardant de plus près, j'ai lu ces mots: «Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos» (Matthieu 11:28). C'est alors que Dieu m'a parlé. J'ai senti quelque chose d'étrange et d'incompréhensible. Il était écrit: «Venez à moi», mais n'était-ce pas précisément ce que j'avais fait? J'avais tout donné au Seigneur. Que pouvait-il bien me demander encore? Dans mon for intérieur, je me répétais: «Je suis une catholique parfaitement affermie, je connais ma foi. Je ne risque donc vraiment rien si je lis quelques passages de ce livre.» D'autre part, ces chrétiens évangéliques avaient éveillé ma curiosité. Que pouvaient-ils bien raconter aux prisonniers?

Voilà comment j'ai ouvert une Bible pour la *toute première fois*. A peine avais-je lu quelques pages que je me suis sentie bénie au point d'oublier que c'était là un «affreux livre protestant». Tout à coup, je me suis souvenue que ce livre était

d'origine divine. Cela m'a fait un tel choc que mon coeur s'est arrêté de battre pendant une seconde. N'ayant plus le courage de le détruire, j'ai préféré l'enfermer en lieu sûr.

Questions troublantes

L'enseignement du catéchisme aux enfants avait toujours été pour moi une priorité. Chaque fois que je regardais par la fenêtre de ma salle de cours, je voyais passer un jeune garçon blond aux yeux bleus, prénommé Hélio. Il avait environ 10 ans. Je savais que ses parents étaient des évangéliques. En l'observant, je me disais que ce serait merveilleux s'il pouvait devenir prêtre; il était si intelligent, si respectueux. Et si ses parents pouvaient accepter la doctrine de l'Eglise romaine et passer au catholicisme? Le voyant passer un jour, je lui ai dit: «Hélio, est-ce que tu n'aimerais pas venir étudier le catéchisme avec les autres?» Il m'a répondu: «Je vais demander à ma mère. Si elle est d'accord, je viendrai.» Il est allé chez lui, puis, à mon grand étonnement, est revenu s'asseoir dans la salle de catéchisme. La leçon du jour portait sur Marie et la puissance que lui attribue le catholicisme. «Tout ce que nous désirons, il nous faut le demander à Marie, parce qu'elle a beaucoup d'influence. C'est par elle que nous passons pour aller à Jésus», ai-je expliqué. Hélio a alors levé le doigt et demandé: «Maîtresse, où est-ce que la Bible dit que nous devons passer par Marie pour aller à Jésus?» Ne connaissant pas la Bible, je me suis trouvée très gênée. Aujourd'hui, on peut lire l'Ecriture dans les couvents; mais à cette époque-là, nous ne la connaissions pas du tout. C'était très humiliant de me voir ainsi remise en question par ce petit garçon. Je lui ai dit que la réponse se trouvait dans le Catéchisme, et qu'après le cours, je pourrais lui en parler plus longuement. J'ai poursuivi ma leçon, cherchant à convaincre les élèves qu'il était précieux de pouvoir recourir aux saints et leur demander de l'aide. Encore une fois, Hélio est intervenu: «Maîtresse, est-ce que vous avez lu le chapitre 20 du livre de l'Exode, dans la Bible?» m'a-t-il demandé.

Cet enfant avait une connaissance prodigieuse des Ecritures. Si seulement tous les parents pouvaient enseigner la Bible à leurs enfants de manière à ce qu'ils la comprennent comme Hélio! «Que le sage écoute, et il augmentera son savoir, et celui qui est intelligent acquerra de l'habileté» (Proverbes 1:5).

Du jour où Hélio a été présent à mon cours, je n'ai plus jamais donné de leçon en toute tranquillité. Il posait question sur question, toujours avec une attitude sage et respectueuse. Il a étudié et mémorisé le Catéchisme, mais a continué à fréquenter son Eglise. C'est vrai, sa présence me dérangeait, mais une fois qu'il est parti, je me suis sentie véritablement perturbée. Je n'arrivais plus à croire aux images; j'avais cessé de penser que si je présentais une requête à un saint quelconque, celui-ci intercéderait auprès de Dieu en ma faveur. Hélio m'avait expliqué qu'il fallait s'adresser directement à Dieu et non pas se tourner vers Marie ou les saints. Il n'était qu'un enfant, mais il savait de quoi il parlait. En l'autorisant à suivre mon

cours, sa mère m'avait envoyé un missionnaire. Car elle avait appris à son fils à parler de Jésus. Malgré son extrême jeunesse, il a été le premier témoin de Jésus-Christ à entrer dans ma vie. Je remercie le Seigneur pour ce garçon! Dix ans après ma conversion, je suis revenue à Petrópolis et suis allée dans l'église d'Hélio. Il était marié et participait activement à la vie de son assemblée. Nous avons vécu un moment extraordinaire de communion fraternelle.

Fuite

J'ai repris mes cours de catéchisme, mais n'ayant pas le coeur en paix, je ne pouvais continuer. J'ai pensé qu'il serait bon d'avoir un entretien avec l'évêque de la ville pour lui demander de l'aide: je me sentais tellement pécheresse que je ne pouvais plus supporter de communier. J'ai donc expliqué ma situation à l'évêque, qui m'a fait cadeau d'un chapelet «tout à fait unique», en me recommandant de m'en servir constamment pour que Dieu me fortifie et me bénisse. Ce chapelet avait été «béni» par le pape en 1950, et, à ma connaissance, personne n'en possédait de semblable. J'ai fait des promesses à tous les saints, les suppliant de me libérer de ce lourd fardeau qui pesait sur ma vie. J'ai récité mon chapelet et multiplié les promesses, au point que je n'arrivais plus à me les rappeler toutes. Mais lorsque je m'agenouillais devant les statues des saints, je les trouvais vétustes et sans vie. J'avais beau les implorer, je savais très bien qu'ils ne m'entendaient pas.

Une fois de plus, je me suis tournée vers l'évêque et quelques religieux, mais ceux-ci ne pouvaient rien pour moi. Au comble du désespoir, incapable de trouver le repos et la paix de l'âme, j'ai résolu de suivre l'exemple de mes deux amies et de m'enfuir du couvent. Indécise, j'avais lutté longuement, en proie à une souffrance terrible, avant de comprendre que je n'avais plus le choix et qu'il me fallait partir.

En arrivant à Rio de Janeiro, après un court trajet, j'ai constaté que personne ne voulait embaucher une parfaite inconnue. Quand on me demandait ma dernière adresse, je ne pouvais la donner, craignant que le couvent ne retrouve ma trace. Un jour, alors que je passais devant l'église Sainte-Thérèse, j'y suis entrée. J'avais toujours cru que Thérèse était une sainte particulièrement puissante. Je me suis agenouillée, mais au lieu de m'adresser à elle, j'ai fait monter ma prière directement vers Dieu. Je l'ai prié de diriger mes pas et de m'accorder un gîte.

Au sortir de cette église, la faim et la soif qui me tenaillaient m'ont rappelé que je ne pouvais m'acheter qu'un seul ticket de bus. Je me suis arrêtée devant un café, regardant les gens se restaurer et se désaltérer. C'est alors que le patron s'est approché de moi, me demandant si j'avais faim ou si je désirais une boisson fraîche. Sachant que je n'avais pas de quoi payer, je suis restée bouche close. Je n'avais pas l'habitude d'adresser la parole à un homme dans la rue. Au couvent, on nous disait de ne jamais nous approcher d'un homme, de ne jamais lui parler, de ne jamais le regarder. Comme s'il avait deviné ma situation, ce monsieur est reparti à

l'intérieur, puis il est revenu en m'apportant un sandwich dans une assiette, avec un verre de jus de fruit. Dès qu'il a tourné les talons, j'ai dévoré le sandwich jusqu'à la dernière miette.

Ensuite, j'ai continué mon chemin, puis je me suis arrêtée devant une maison où j'ai demandé un verre d'eau. La dame âgée qui m'a ouvert la porte m'a manifesté de la bonté. Elle m'a invitée à entrer pour me mettre à l'abri de la chaleur, et j'ai accepté avec plaisir. Elle m'a apporté le verre d'eau que j'avais demandé, ainsi qu'une grande tasse de bon café. Quel régal! Voyant que la nuit tombait, je me suis levée pour partir, mais elle m'a demandé: «Où allez-vous maintenant?» Je suis restée là, incapable de répondre. Comprenant que j'avais un problème, elle m'a demandé ce qui n'allait pas. Quelque chose, chez cette femme, m'inspirait confiance, et j'ai fini par lui raconter toute mon histoire. Là-dessus, elle m'a proposé de rester chez elle jusqu'à ce que je puisse trouver un emploi. Elle hébergeait aussi son petit-fils de 17 ans. Mon coeur était rempli de reconnaissance envers Dieu, car il avait entendu ma prière et dirigé mes pas.

A la recherche d'un travail

Le lendemain, je me suis mise en quête d'un travail, mais je n'ai pas tardé à comprendre que quelque chose n'allait pas. Les gens scrutaient mes vêtements: peut-être était-ce à cause de ma tenue que personne ne m'embauchait. En rentrant à mon logement temporaire, j'ai aperçu un groupe de jeunes filles en conversation sur le trottoir. M'approchant, je leur ai demandé si elles savaient où je pourrais trouver du travail. Elles m'ont répondu: «Voyons, il suffit d'acheter un journal et de regarder les petites annonces!» Ne sachant pas de quoi elles parlaient, j'ai demandé: «Mais, comment faire pour les trouver, ces petites annonces?» Devant mon ignorance de la vie citadine, ces filles riaient tellement qu'elles étaient pliées en deux. Mais, tout en se moquant de moi, elles m'ont aidée à découper une petite annonce proposant un emploi.

Sans attendre, je me suis rendue à l'adresse indiquée, pour m'entendre dire que la place venait d'être prise. Déçue, je suis revenue à mon logement. Quelqu'un m'a suggéré de m'habiller autrement, disant que mes vêtements donnaient l'impression que je m'étais enfuie d'un couvent. Je ne me le suis pas fait dire deux fois! Habillée différemment, j'ai poursuivi mes recherches, espérant rencontrer un peu plus de succès.

Cependant, je n'ai pas tardé à comprendre que ma nouvelle tenue n'était guère plus attrayante: en passant devant un cimetière, j'ai croisé deux jeunes gens, et l'un d'eux a dit que je le faisais penser à un cadavre ambulante. Malgré tout, ce jour-là, j'ai trouvé un emploi comme auxiliaire dans une école primaire privée. Le plus extraordinaire, c'est que j'ai été embauchée alors que je n'avais pas toutes les qualifications requises. Ils auraient voulu quelqu'un qui connaisse l'anglais, et je ne savais

pas un mot de cette langue. On m'a toutefois plutôt bien accueillie; j'étais nourrie et correctement payée. Le directeur m'a même octroyé une chambre. Ce travail me plaisait, mais pour des raisons morales, je n'étais pas à l'aise. De plus, le directeur était spirite, et étant donné ce qui était arrivé à mon père, je ne voulais rien avoir à faire avec cette secte.

Lors de mon premier jour de congé, alors que j'attendais à un arrêt de bus, une dame m'a accostée pour me demander si je connaissais quelqu'un qui aimerait devenir gouvernante chez sa nièce. «Je suis désolée, ai-je répondu, mais je ne connais personne qui pourrait vous aider.» Cette dame me regardant bien, m'a dit alors: «Est-ce que vous, vous ne pourriez pas l'aider, ne serait-ce que quinze jours? Vous comprenez, ma nièce doit déménager.

Elle a cinq enfants, et elle est vraiment surchargée de travail. » Acceptant cette proposition, je suis allée faire la connaissance de mon nouvel employeur.

C'était vraiment le bon endroit pour quelqu'un qui désirait rendre service. Un des enfants de la famille, en séjour chez ses grands-parents à Itajuba⁸, venait d'avoir un accident. Il avait fait une chute à cheval et en était mort. Le déménagement a été ajourné. Les parents sont immédiatement partis chez les grands-parents, me laissant la responsabilité de la maison et des quatre autres enfants. A leur retour, je n'ai pas eu le courage de les quitter, et je suis donc restée quelque temps avec eux à Rio.

Un dimanche, alors que j'allais à l'église, je me suis retrouvée nez à nez avec quelqu'un que je connaissais: une personne particulièrement religieuse de Petrópolis, ma ville d'origine. Elle m'a fait de sévères reproches, disant que j'avais fait une énorme bêtise en renonçant à mes vœux et en quittant la ville à la dérobée. J'ai répondu qu'il ne s'agissait nullement d'une bêtise, que j'étais partie par nécessité. Elle a noté mon adresse. Deux ou trois jours plus tard, j'ai reçu la visite d'un prêtre. Il venait m'apporter un message de réconciliation et me demandait de rentrer au couvent, où on m'accueillerait à bras ouverts. Je lui ai expliqué que ce serait une mauvaise action de laisser tomber une famille au plus fort de son désarroi, mais que je reviendrais dès que possible, étant convaincue que j'avais effectivement commis une grave erreur. Cependant, Dieu avait d'autres plans pour moi!

Premiers contacts avec des chrétiens évangéliques

Peu après, j'ai reçu la visite d'une chrétienne évangélique, qui m'a offert une Bible. Je l'ai prise avec hésitation, sachant bien que les prêtres l'avaient classée parmi les lectures interdites. Je l'ai gardée dans ma chambre pendant huit jours avant de trouver le courage de l'ouvrir et suis même allée jusqu'à demander pardon à Dieu d'avoir accepté un tel cadeau. Au bout d'une semaine, cette dame est revenue et

⁸ Ville du sud de l'Etat de Minas Gerais, à environ 300 kms au nord de Rio de Janeiro. (N.d.E.)

m'a demandé si j'avais commencé à la lire. Je l'ai suppliée de reprendre cette Bible: étant catholique romaine, je ne pouvais tout simplement pas l'accepter. Malgré cela, elle m'a invitée à venir dans son église. «Seulement si vous venez me chercher, et si vous me ramenez ensuite chez moi», lui ai-je répondu. Je pensais que cela la découragerait, mais je me trompais. Le dimanche en question est arrivé, et elle aussi. J'ai constaté que, dans son église, tout le monde chantait. L'atmosphère était tellement différente de ce dont j'avais l'habitude. Après la prédication, le pasteur a fait un appel, disant que ceux qui ne mettaient pas leur foi dans le Seigneur Jésus iraient en enfer s'ils mouraient ce soir-là. Ces paroles m'ont fait sourire, et je me suis dit: «Jamais je n'accepterai une invitation de ce genre. Ce pasteur ne comprend pas que je suis catholique, et que jamais je ne renoncerai à ma foi pour me convertir à une autre religion. » En fait, j'imitais le zèle qu'avait eu ma mère pour la religion catholique. Comme promis, cette dame m'a ramenée chez moi. Quand elle a insisté pour que je retourne dans son église, je lui ai dit que cela ne m'intéressait pas, puisque j'étais catholique, et qu'il était hors de question que je change de religion.

Dieu parle à mon coeur

Un jeune vendeur de livres a pris l'habitude de frapper aux portes dans ma rue. Je suis devenue sa cliente. Un jour, il n'avait que des Bibles catholiques, et je lui en ai acheté une. Je pensais qu'en la lisant avec soin, je serais en mesure de lutter contre les protestants qui me donnaient l'impression d'envahir le monde entier. Ce soir-là, après avoir fini tous les travaux de la journée, j'ai commencé à lire ma nouvelle Bible. Au lever du jour, j'étais toujours en train de lire. J'avais l'impression d'être une affamée devant une table couverte de mets succulents. Pour la première fois, j'ai découvert la joie véritable!

Un peu plus tard, le prêtre est revenu me voir et m'a fait remarquer que j'avais meilleure mine. J'étais bien d'accord, et je me suis mise à lui expliquer avec enthousiasme que ma joie venait de la lecture des Saintes Ecritures. Changeant de ton, il m'a alors avertie contre les problèmes que posait la lecture de la Bible si elle n'était pas interprétée par un prêtre. «On risque la confusion mentale si on lit la Bible seul», a-t-il ajouté d'un ton sévère. J'ai répliqué que rien de ce que j'avais lu ne m'avait paru difficile à comprendre, mais il m'a conseillé d'arrêter, car il était sûr que j'aurais du mal à en faire une interprétation correcte. Il savait que je devais me rendre à Itajuba avec la famille chez laquelle je travaillais. Cela ne lui plaisait pas non plus, mais sachant que j'avais l'intention de revenir à Petrópolis deux mois plus tard, il pensait que tout allait quand même finir par rentrer dans l'ordre. Il se trompait! Car Dieu veillait sur chacun de mes pas et m'amenait tout doucement à une connaissance personnelle du Seigneur Jésus-Christ.

Finalement, je ne savais plus trop si je devais lire la Bible ou non. Un certain soir, me sentant très déprimée, je suis sortie pour aller dans différentes églises, et j'ai

parlé avec quelques amis. De retour chez moi, je me suis à nouveau sentie fortement poussée à ouvrir ce livre interdit qui prenait la poussière sur mon étagère. «Pourquoi ne pas lire cette Bible?» me suis-je dit. C'est une édition catholique, la Bible de ma religion; il me faut donc savoir ce qu'elle contient!» Il était 3 heures du matin lorsque j'ai arrêté ma lecture. Une fois de plus, mon âme était remplie de bonheur. (Depuis ce jour-là, je n'ai jamais cessé de lire la Parole de Dieu!)

J'en étais arrivée au chapitre 20 de l'Exode, où il est question des images taillées. Quelle surprise! Alors que je m'étais toujours opposée aux protestants à cause de leur refus des images, je lisais, dans ma propre Bible catholique: «Tu ne te feras aucune image sculptée, rien qui ressemble à ce qui est dans les cieux, là-haut, ou sur la terre, ici-bas, ou dans les eaux, au-dessous de la terre. Tu ne te prosterner pas devant ces dieux et tu ne les serviras pas...» (Exode 20:4-5⁹). Lorsque j'ai pu retourner à la messe, j'ai montré ce passage au prêtre de la paroisse, et il m'a répondu que la Bible que j'avais en main n'était pas une véritable Bible catholique. Je lui ai donc montré la page comportant l'imprimatur. Il a déclaré alors que cette interdiction n'avait cours que dans l'Ancien Testament, et que dans le Nouveau, les images étaient permises. Cette conversation m'a laissée sceptique. J'ignorais tout de cette question, et j'allais devoir étudier beaucoup pour en savoir davantage.

Itajuba

A mon arrivée à Itajuba, j'ai pris contact avec des catholiques: des Enfants de Marie, des femmes qui participaient à un groupe de prière et des jeunes filles célibataires de l'Action Catholique Ouvrière¹⁰. J'avais besoin de m'occuper, étant incapable de rester sans rien faire. J'ai donc commencé à donner des cours de catéchisme aux enfants. Un jour, j'ai demandé à la responsable des Enfants de Marie s'il y avait beaucoup de protestants à Itajuba. «Oui, en effet», a-t-elle répondu.» «Savez-vous, lui ai-je dit, qu'il y en avait des quantités à Petrópolis? Mais en deux mois, nous avons implanté quarante-deux centres de catéchisme et fait fermer quelques-uns de leurs lieux de culte.» J'ai ajouté que nous les avions même évincés des prisons en distribuant aux détenus de petites images de saints, ainsi que de la nourriture.

A plusieurs, nous avons monté une troupe de théâtre qui présentait des spectacles pour les jeunes. Nous avons pu obtenir l'aide d'une couturière, une dame très catholique, qui fabriquait les costumes pour la scène. Un jour, je lui ai rendu visite pour voir où elle en était. Je lui ai parlé d'une fête qui tombait ce mois-là et de beaucoup d'autres activités, disant que je ne savais pas si nous arriverions à tout faire. Il y avait là deux jeunes filles qui ont proposé de nous aider, autant que faire se pouvait. Après leur départ, j'ai demandé à mon amie couturière de qui il

⁹ Bible de Jérusalem.

¹⁰ Mouvement regroupant des laïcs catholiques engagés dans les diverses organisations et associations du monde ouvrier. (N.d.E.)

s'agissait. «Ce sont toutes deux des chrétiennes évangéliques », a-t-elle répondu. Quelle horreur! Allions-nous vraiment nous faire aider par deux évangéliques?! J'étais outrée. Puis, finalement, je me suis dit que nous pourrions sans peine les convertir au catholicisme. Elles s'appelaient Marcia et Daya, et étaient membres de l'Eglise Presbytérienne d'Itajuba. Quel travail elles ont accompli! Elles m'ont aidée à fabriquer des affiches et ont fait tout le ménage. Quelle n'a pas été ma surprise lorsqu'elles ont proposé de venir le jour de la représentation pour se rendre utiles dans les coulisses! La fête terminée, au moment de leur départ, je les ai remerciées, disant que j'avais été impressionnée par leur travail et leur attitude. Puis, j'ai ajouté: «N'hésitez pas à faire appel à moi si vous avez besoin de quoi que ce soit!»

Deux mois plus tard, je les ai rencontrées au marché. «Mademoiselle Carmen, nous voulions justement vous voir! S'est écriée Daya. Dans notre église, il va y avoir une fête pour les jeunes.» Tout en parlant, elle scrutait mon visage pour voir si j'allais accepter ou refuser. «Marcia et moi aimerions tellement que vous puissiez venir! Alors, vous viendrez?» J'ai demandé si la fête aurait lieu dans les locaux de l'église. Daya m'a dit qu'elle se déroulerait dans une grande salle de réunion qui leur servait pour les occasions de ce genre. J'ai immédiatement consulté le prêtre de ma paroisse pour lui demander s'il ne voyait pas d'inconvénient à ce que je m'y rende. Il m'a conseillé d'y aller, mais en ajoutant: «Toutefois, soyez sur vos gardes! Ces protestants sont pires qu'un toit qui fuit: il tombe une goutte, puis une autre et une autre encore, et avant qu'on puisse s'en apercevoir, on est tout trempé! Alors ne restez que dix ou quinze minutes, puis quittez-les!»

Des visites bienfaites

Le jour de la fête, j'avais mis un uniforme spécial que portent les religieuses lorsqu'elles sortent du couvent. Il m'arrivait aux chevilles. Je portais un foulard sur la tête, des bas épais, et j'arborais un grand crucifix. A mon arrivée, l'espace d'un instant, tous les regards ont convergé vers moi, puis, les gens ont détourné les yeux pour éviter de me gêner. Un jeune homme s'est approché et m'a demandé: «Est-ce que vous appartenez à l'Eglise qui a un pape?» «Je suis catholique, ai-je répondu. Pourquoi me demandez-vous cela?» Notre conversation a été interrompue par quelqu'un qui venait le chercher. Je me suis dit: «Si j'avais su, je ne serais pas venue!» J'aurais voulu n'avoir jamais rencontré ce jeune homme qui m'avait parlé de l'Eglise du pape. J'étais en train de me demander s'il avait fait exprès de m'insulter, quand une porte s'est ouverte à l'autre bout de la salle, laissant entrer une dame aux cheveux blancs.

Venant directement vers moi, elle m'a serré la main chaleureusement, disant: «Soyez vraiment la bienvenue à notre fête! Nous espérons que ce ne sera pas votre dernière visite et que nous vous reverrons souvent.» La joie qui rayonnait sur son visage m'a profondément impressionnée. Dès la première seconde, j'ai aimé cette femme; puis, je me suis dit qu'il ne fallait quand même pas que je me laisse

aller à éprouver trop d'affection pour ces protestants. Il ne convenait pas d'être trop proche d'eux! Dès que cette dame m'a quittée, j'ai demandé aux amies qui m'avaient invitée: «Qui est-ce?» Elles ont répondu: «C'est la femme de notre pasteur.» Sans rien laisser paraître, j'ai murmuré en moi-même: «La pauvre! C'est la pire de toutes les pécheresses.»

Quelques minutes plus tard, elle est revenue pour me faire une invitation: «Mademoiselle Carmen, venez donc passer un petit moment à la maison avec moi, mercredi prochain. Nous prendrons le café. Je viens d'essayer une nouvelle recette de petits gâteaux: ils sont délicieux, et j'aimerais vous les faire goûter.» Que répondre? J'ai marmonné quelque chose pour dire que j'étais débordée de travail, mais elle a insisté. «Vous savez, de temps à autre, il faut bien s'accorder une petite pause pour rencontrer des amis. Je vous en prie, venez!» Je sentais comme une affinité avec cette femme; sa bonté avait vaincu ma résistance.

Ses paroles avaient un impact qui dépassait ma compréhension: personne ne m'avait encore jamais parlé ainsi. En même temps, je me disais: «Si je gagne son amitié, qui sait, peut-être l'épouse du pasteur deviendra-t-elle catholique, et elle entraînera avec elle une partie de cette Eglise.» Le mercredi suivant, je me suis donc rendue chez Blanche Licio. Sur le chemin, je réfléchissais à ce que je devrais dire ou ne pas dire. Quand on ne connaît pas la Bible, il est bien difficile de s'exprimer avec confiance au sujet de ce qu'on croit!

En arrivant chez le pasteur, qui habitait juste à côté de l'église, je me suis rendu compte que pour la toute première fois, j'allais mettre les pieds chez un pasteur évangélique! Le café et les gâteaux étaient excellents, et il n'a même pas été question de religion. Nous avons abordé bien des sujets: les filles de Blanche Licio et leur scolarité, le travail dans l'église, le temps qu'il faisait; tout, sauf la religion. A partir de ce jour, je suis souvent retournée chez le pasteur et sa femme. Parfois, nous ne prenions même pas le café: nous nous contentions d'une agréable conversation, sur des sujets fort variés. Blanche Licio ne me parlait jamais de religion. Chose étonnante, c'est moi qui ai abordé le sujet la première, en lui disant que j'aimais lire la Bible. Elle a alors répondu: «Eh bien, lisons-la donc ensemble!» Je me suis empressée de dire que je n'avais pas apporté la mienne, la seule que j'utilisais. Mais j'ai ajouté: «La semaine prochaine, je l'apporterai, et nous pourrons la lire ensemble et comparer les traductions.» «Bonne idée! s'est-elle exclamée. La semaine prochaine, nous lirons la Bible ensemble!» Madame Licio et moi étions d'accord.

La semaine suivante, je suis revenue avec ma Bible. Devinez quelle a été notre première lecture! L'Évangile de Luc. J'ai beaucoup aimé lire ces chapitres avec Blanche. Elle était tellement patiente; jamais elle ne me critiquait ni ne me dénigrait. Au contraire, elle me traitait toujours avec respect. Comme elle ne cher-

chait pas à argumenter au sujet de sa foi, j'ai commencé à me demander pourquoi elle restait si discrète. «Les protestants doivent savoir à quel point je suis versée dans ma religion, me disais-je; ils savent que j'ai réponse à tout. Ils doivent me craindre! Mais je vais leur en poser, des questions! Cette femme de pasteur va se retrouver au pied du mur!»

Le prêtre de ma paroisse a fini par apprendre que j'allais régulièrement chez le pasteur. Je lui ai même dit que nous parlions de la Bible. Je lui ai précisé que je cherchais à attirer la femme du pasteur au catholicisme. Très inquiet, il s'est mis à donner des cours bibliques dans notre paroisse le mardi soir. Beaucoup de frères maristes¹¹ et d'Enfants de Marie y assistaient. Nous lui avons posé certaines questions difficiles, par exemple sur Exode 20 ou Jean 14. J'ai demandé: «Puisque Jésus dit: 'Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi', pourquoi passons-nous par les saints pour aller au Père? Pourquoi ne passons-nous pas par Jésus?» Souvent, nos discussions avec ce prêtre se prolongeaient au-delà de minuit. Parfois, il ne savait que répondre; Blanche, au contraire, était toujours en mesure d'apporter une réponse. Elle était l'épouse de Mario Licio, pasteur de l'Eglise Presbytérienne d'Itajuba, et savait répondre parce qu'elle connaissait la Bible. Les explications qu'elle apportait ne venaient pas d'elle-même, mais de la Parole de Dieu.

Vaincue

La fois suivante, je lui ai dit avec fermeté: «Blanche, je ne suis pas venue simplement pour prendre le café. J'aimerais vous poser certaines questions!» Un peu surprise, elle a répondu: «Très bien, allez-y! Si je ne sais pas répondre, nous chercherons ce que dit la Bible; ou alors, puisque mon mari n'est pas loin, nous lui demanderons de l'aide.» «Ne vous inquiétez pas, me suis-je empressée d'ajouter. Ce sont vraiment des questions simples!» Mais dans mon for intérieur, je me disais, non sans satisfaction: «Cette fois, elle aura du mal à répondre.»

J'avais longuement mûri à l'avance ma première question:

- Quelle est la différence entre le catholicisme et le protestantisme?
- En fait, il y a peu de différences, a répondu Blanche. («Comment, peu de différences?!» me suis-je dit tout bas.) Vous avez quelqu'un à votre tête, n'est-ce pas?
- Oh oui! Ai-je dit. Nous avons un chef extraordinaire. Notre chef, c'est le pape! Il habite le palais le plus somptueux du monde et est couronné d'or. C'est lui qui est le chef de l'Eglise catholique. Je suis prête à lutter, et s'il le faut, à mourir pour lui, afin qu'on le connaisse mieux, et pour que sa puissance s'étende de plus en plus dans le monde.

Après m'avoir écoutée, Blanche a repris:

¹¹ Ou «Petits Frères de Marie». Congrégation catholique vouée à Marie et fondée en 1817 pour l'éducation de la jeunesse et des pauvres. (N.d.E.)

- Comme je vous l'ai dit, il y a peu de différences. (Elle avait les larmes aux yeux.) Nous qui croyons au Seigneur Jésus-Christ avons aussi quelqu'un à notre tête. Mais notre chef n'est pas couronné d'or, car les hommes ne lui ont offert qu'une couronne d'épines.

Le silence a rempli la pièce. J'étais sans voix. Dès cet instant, je me suis mise à envier les chrétiens évangéliques. «Alors, ai-je pensé, ils ont donc pour chef Jésus-Christ, qui est mort pour nous sur la croix! C'est lui que j'ai toujours voulu servir!» Comment en vouloir à Blanche? C'était moi, Carmen da Mota, qui avais dit que le pape était mon chef!

Ce jour-là, je n'ai pas voulu poursuivre ma conversation avec la femme du pasteur. J'étais vaincue! Tandis que je rentrais à la maison, ses paroles résonnaient en moi: «Notre chef, c'est Christ. Notre chef n'est pas couronné d'or, mais d'épines.» Partout où j'allais, ces mots brûlaient dans mon cœur. Je voyais clairement la différence entre l'un et l'autre chef. Décidément, ce n'était pas une différence minime! Un autre mercredi, je suis revenue la voir avec des questions. Par exemple, je lui ai demandé:

- Blanche, pourquoi les protestants n'aiment-ils pas la Sainte Vierge? Ils disent qu'elle n'est pas vierge, et qu'elle a eu d'autres enfants.

Blanche a commencé par m'interroger à son tour:

- Avant de répondre, je veux vous poser une question. Une femme mariée perd-elle quelque chose de sa sainteté si elle a de nombreux enfants? Répondez-moi par oui ou par non!

Je me suis mise à réfléchir. J'avais cru pouvoir répondre aisément à toute question que les évangéliques me poseraient sur ma religion, mais c'était moins facile que ce que j'avais pensé. Si je répondais qu'une femme mariée perdait de sa sainteté en devenant mère de famille nombreuse, ce serait faux! Et si je disais le contraire, je me montrerais d'accord avec ces protestants! Finalement, il m'a bien fallu répondre par la négative.

Blanche a poursuivi:

- Vous voyez, cette Bible que vous avez entre les mains, vous ne la connaissez pas très bien. Cherchez dans l'Évangile de Marc, au chapitre 6 et au verset 3, et vous trouverez la réponse à votre question: «N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joses, de Jude et de Simon? Et ses sœurs ne sont-elles pas ici parmi nous?»

Etonnée, j'ai lu tous ces noms, puis les mots: «...ses sœurs ne sont-elles pas ici parmi nous?» Malheureusement, Blanche n'avait pas terminé.

- J'ai encore une question à vous poser. Connaissez-vous le commandement de

Marie? A-t-elle dit. Jamais elle ne m'avait interrogée jusque-là, et je ne voulais surtout pas échouer une fois de plus.

- Voyons, ai-je dit, euh... eh bien, je connais les dix commandements et les cinq commandements de l'Eglise, puis les sept sacrements, et je mets tout cela en pratique!

Mais elle persistait, disant:

- Non, ce n'est pas de cela que je veux parler. Je parle du commandement de Marie. Puisque vous la vénerez tant, vous connaissez sûrement son commandement, n'est-ce pas?

Je ne savais que répondre. Quelle humiliation pour moi d'avoir à reconnaître devant la femme d'un pasteur que je ne connaissais pas le commandement de Marie! Ouvrant sa Bible au chapitre 2 de l'Evangile de Jean, elle m'a montré ces paroles de Marie: «Faites ce qu'il vous dira» (Jean 2:5).

- Carmen, a-t-elle repris, nous autres, chrétiens, nous obéissons à ce commandement. Marie a dit de faire ce que Jésus dit. Alors nous cherchons à faire tout ce qu'il nous commande.

Ces deux dernières remarques m'ont profondément impressionnée. Pour tenter d'éviter une défaite sur toute la ligne, je me suis risquée à poser encore une question.

- Dites-moi, un catholique sincère peut-il être sauvé? Je veux parler d'un catholique qui va à la messe, qui obéit à toutes les règles de l'Eglise et qui fait souvent pénitence. A sa mort, va-t-il directement au ciel?

Après avoir fermé les yeux l'espace d'un instant, Blanche m'a regardée bien en face, me répondant avec fermeté:

- Faites bien attention, Carmen! La religion ne sauve personne! C'est seulement Christ qui sauve!

Une fois de plus, je ne savais que répondre. J'avais cru qu'elle dirait que seule sa religion permettait d'être sauvé, mais c'est Christ qu'elle présentait comme remède à mon péché. Il m'était impossible de la contredire. Ne voulant cependant pas lui laisser le dernier mot, en la quittant, j'ai déclaré avec toute la fermeté dont j'étais capable: «Je reste catholique!» A ce moment-là, j'étais seule à me rendre compte de ce qui se passait dans mon cœur. Sur le chemin du retour, ces mots me revenaient: «La religion ne sauve personne; c'est Christ seul qui sauve!» Ils ne cessaient de retentir dans mon esprit, partout où j'allais. J'avais commencé à lutter avec Dieu, et la lutte était rude!

Sauvée!

Nous devons donner un spectacle à Aparecida del Norte, la Rome du Brésil pour

les catholiques. Vingt-cinq adolescents et enfants y participaient. Notre but était de réunir des fonds pour les pauvres. J'ai pensé que c'était exactement ce qu'il me fallait pour apaiser mes nerfs et m'aider à oublier mes problèmes. Pendant le voyage en car, tout au long du trajet, ma Bible est restée ouverte, et j'ai profité de chaque minute libre pour la lire. Un jeune homme très poli, qui faisait partie de notre groupe, a été bien étonné de me voir faire cela. Nous avons eu une brève conversation à ce sujet, et il a conclu que c'était une bonne idée de lire l'Écriture. Il m'a dit: «Moi aussi, il faudrait bien que je la lise!» Quand nous sommes parvenus à destination, ce jeune homme est devenu introuvable. Quelques semaines plus tard, on m'a rapporté qu'il était passé à la foi évangélique. Sans en être consciente, j'étais moi aussi sur le point de croire en Christ et de trouver en lui mon Sauveur. Dieu était en train de disposer toutes choses pour me conduire jusque-là, selon ce verset de Philippiens 2:13: «Car c'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir.»

Le pas suivant, je l'ai fait le jour où je suis retournée voir Blanche Licio. Je lui ai annoncé que je songeais à partir vivre ailleurs.

- Je ne veux pas rester ici, à Itajuba, lui ai-je dit. Ici, je ne trouve pas la paix.

Elle m'a bien regardée, les yeux brillants de larmes.

- Carmen, prenez bien garde! a-t-elle répondu. Dieu peut grandement bénir ceux qui étudient sa Parole et lui obéissent, mais il peut aussi se montrer très ferme avec ceux qui le rejettent.

Je l'ai alors interrogée sur le verset: «Et quiconque parlera contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné; mais à celui qui blasphémera contre le Saint-Esprit il ne sera point pardonné» (Luc 12:10; cf. Matthieu 12:31-32).

- Ce verset concerne ceux qui connaissent la vérité et la rejettent, a-t-elle répondu. Cela veut dire qu'ils résistent au Saint-Esprit. Ceux qui agissent ainsi ne peuvent pas être sauvés.

Une fois de plus, elle avait parlé à mon cœur.

Ce soir-là, quand je suis rentrée chez moi, Zilah, la mère des enfants dont je m'occupais, m'a demandé un service. Son mari était absent, et elle devait bientôt accoucher. Elle souhaitait que je vienne dormir chez elle, car ainsi, elle ne serait pas seule, et je pourrais l'aider en cas de besoin. J'ai accepté, mais je suis d'abord passée à mon petit appartement pour voir si tout allait bien. Là, d'un seul coup d'oeil, j'apercevais tout ce à quoi je tenais en ce monde. Les costumes colorés des adolescents et des enfants du groupe théâtre étaient suspendus à leur place. Il y avait aussi de nombreux ouvrages sur la vie de mes saints préférés, ainsi que des images les représentant. A ce moment-là, je me suis dit: «Si un jour je me convertis à la foi évangélique, il me faudra abandonner tout cela.» J'ai donné à manger et à boire à mon petit chiot de 4 mois, puis je suis partie rejoindre Zilah chez elle.

Vers 1 heure du matin, j'ai été réveillée par la voix de Zilah, qui criait: «Carmen! Carmen! Viens vite! Regarde!»

Courant à la fenêtre, j'ai vu de grandes flammes s'élever haut dans le ciel tout noir. Elles provenaient de mon appartement, dont il ne restait maintenant que quelques colonnes de briques noircies se détachant sur un fond de braises rougeoyantes. Mes livres, mes chapelets, mes costumes et les images de mes saints bien-aimés avaient été dévorés par le feu. Un seul objet lui avait échappé: ma Bible, que j'avais emportée pour la lire. Il ne me restait que la Bible et ma propre vie. J'étais sauvée grâce à Dieu, qui avait un plan pour moi, plan dont je n'avais encore pas tenu compte.

C'est alors que j'ai reconnu le grand amour du Seigneur Jésus-Christ, qui m'appelait depuis tant d'années. Mes yeux ont fini par s'ouvrir à la lumière, à sa lumière! Maintenant, je comprenais qu'il était mort sur la croix pour mes péchés; je ne pouvais être sauvée que par lui seul, «lui qui a porté lui-même nos péchés en son corps sur le bois, afin que morts aux péchés nous vivions pour la justice» (1 Pierre 2:24). C'est là, devant les restes carbonisés de ces objets qui m'avaient tenue liée au passé, que j'ai une nouvelle fois entendu l'invitation qui m'avait été faite bien des années auparavant: «Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos» (Matthieu 11:28).

Ainsi, c'est en présence des flammes que j'ai livré mon coeur à Jésus-Christ et à lui seul, et que j'ai reçu la vie nouvelle en lui. «Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. Ce n'est point par les oeuvres, afin que personne ne se glorifie» (Ephésiens 2:8-9). Désormais, sa grâce pleinement suffisante me rendrait capable de le servir sans réserve, jusqu'au jour où il me rappellerait à lui.

J'avais oublié mon environnement, tant ce contact avec Dieu était réel et profond. J'avais même oublié l'incendie! J'avais pu parler à Dieu! J'avais pu reconnaître sa présence! C'est Zilah qui m'a tirée de cet état de ravissement en criant: «Carmen, il nous faut éteindre l'incendie!» Ah oui, au fait, l'incendie! Une fois le feu complètement maîtrisé, je me suis recouchée, mais j'ai été incapable de me rendormir. Mon coeur débordait d'amour, de joie et de paix. Oui, c'était cette paix que j'avais recherchée depuis tant d'années, sans jamais la trouver... jusqu'à aujourd'hui! «Car il est notre paix» (Ephésiens 2:14).

Nouvelle vie

Le lendemain, Blanche et moi nous sommes retrouvées. Cependant, j'étais encore si orgueilleuse, que je lui ai parlé de l'incendie sans lui dire que j'avais trouvé le

salut en Jésus-Christ. Quelle humiliation de confesser ma foi en Christ seul, alors que la veille encore, j'avais manifesté mon attachement à la religion catholique, m'écriant que jamais je n'y renoncerais! Mais, plus les instants passaient, moins je pouvais me retenir de dire la vérité à cette chère épouse de pasteur. Finalement, j'ai dit: «Cette nuit, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire. J'ai mis ma foi en Jésus-Christ seul et accepté son salut. Désormais, je suis chrétienne, et je suis prête à prendre position à vos côtés pour l'Évangile!»

Quelle joie pour Blanche d'entendre ces paroles! Mais des humiliations bien plus grandes que celle-là m'attendaient... J'avais demandé à Blanche de ne rien dire à qui que ce soit, car je savais que le jour où les catholiques seraient au courant, ce serait le début des persécutions et des ennuis. Pour l'heure, j'ai continué à donner mes cours de catéchisme, à assister à la messe et à travailler avec les Enfants de Marie. Mais ma Bible ne me quittait plus.

Un jour, un mariste m'a demandé pourquoi je n'apportais plus mon missel pour suivre la messe. A ce moment-là, j'ai compris qu'il était impossible de rester assis entre deux chaises, entre Jésus et l'Église catholique. Je savais et croyais ce que disait la Bible! J'ai donc commencé à suivre les réunions évangéliques dans la maison du pasteur, mais je me tenais dans une pièce à part, où je pouvais tout entendre sans être vue. La crainte des hommes m'empêchait d'aller librement au culte. Si on me voyait, cela ferait beaucoup d'histoires inutiles parmi mes connaissances et mes amis.

J'avais bien le sentiment que je devais confesser ma foi en Christ au vu et au su de tous, mais je n'avais pas encore la force de le faire. En ville, les amis qui me voyaient disaient: «Carmen, tu as tellement changé! Tout le monde raconte que tu es devenue évangélique!»

Perdant tout courage, je répondais: «Mais non, je ne suis pas évangélique! Je suis catholique romaine!» Alors la tristesse envahissait mon cœur. Pourquoi n'avais-je pas le courage de dire franchement que j'étais devenue chrétienne au sens biblique?

Une fois, j'ai accompagné deux amies chrétiennes qui se rendaient à un club d'enfants où elles enseignaient la Bible aux plus jeunes. Les enfants, nous ayant aperçues de loin, sont venus vers nous en courant et m'ont embrassée aussi. J'ai alors constaté que c'étaient ceux auxquels j'avais moi-même enseigné le catéchisme... Pire encore, une des mamans m'a reconnue et a dit: «C'est donc vrai, ce que tout le monde raconte en ville! Vous êtes vraiment protestante maintenant! De mes propres yeux, je vous vois en compagnie de ces deux dames évangéliques! C'est donc vrai! Alors vous aussi, vous êtes des leurs!»

C'est tout juste si j'arrivais à parler. Je n'en menais pas large. Finalement, j'ai réussi

à dire: «Pas du tout! Je suis une amie de ces dames, parce que j'ai réalisé qu'elles n'étaient pas aussi méchantes que je croyais! Mais je ne suis pas du tout une chrétienne évangélique!» A peine avais-je prononcé ces paroles que l'angoisse et le remords m'ont submergée. Une fois de plus, j'avais renié le nom de mon Seigneur Jésus-Christ. Me tournant vers mes deux amies, je les ai priées de ne pas m'attendre, car il me fallait revoir la dame avec laquelle je venais de parler.

J'ai couru pour la retrouver; elle était encore devant chez elle.

- Je viens vous demander pardon de vous avoir menti il y a un instant, lui ai-je dit alors.

- Vous... m'avez menti? A-t-elle demandé, suffoquée.

- Oui, ai-je répondu. Partout en ville on raconte que je suis devenue chrétienne évangélique. Jusqu'à présent, j'ai menti à tout le monde; j'ai dit que c'était faux. Mais la vérité, c'est que ma vie appartient à Jésus-Christ et qu'il est mon Sauveur. A présent, je désire annoncer son nom à toute créature, partout!

Je n'aurais pas pu choisir une meilleure messagère que cette dame. Personne en ville n'avait la langue mieux pendue qu'elle! Mais quel soulagement pour moi d'avoir confessé ce mensonge! Depuis ce jour-là, ma joie a été sans bornes, car pour la première fois, j'avais pu rendre témoignage au nom de Jésus-Christ!

La nouvelle s'est répandue dans la ville comme une traînée de poudre. Suite à cela, mes amies des Enfants de Marie sont venues me rendre visite. Elles m'ont embrassée en pleurant, promettant de prier pour mon retour à l'Eglise catholique. J'ai simplement répondu: «Jésus a dit: 'Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi' (Jean 14:6). Eh bien, si c'est Jésus qui est le chemin, à qui puis-je aller, sinon à lui? Je suis avec Christ, et je suis heureuse.» Ce soir-là, j'ai souvent répété ce verset, car je voulais leur témoigner que j'avais vraiment mis ma confiance en Christ.

Difficultés et bénédictions

Les difficultés auxquelles je m'attendais ont commencé à survenir. Parfois, on m'insultait quand on me voyait dans la rue. Un soir, à 20 heures, les catholiques ont organisé une réunion... à mon sujet! Cela ne m'a pas été facile, mais j'y suis allée. J'avais prévu d'arriver en avance et de m'asseoir à un endroit où je passerais inaperçue. Cela n'a pas été possible! A cause d'une accumulation de contretemps, je suis arrivée à la dernière minute dans un local bondé, et j'ai été obligée d'aller m'installer au premier rang, sous le nez de toutes ces personnes qui me dévisageaient. Finalement, on m'a appelée sur l'estrade pour m'interroger. J'ai répondu en citant ce même verset de Jean 14:6: «Jésus dit: Je suis le chemin, la vérité, et la vie.» Qui devais-je suivre, sinon Christ seul? C'était une occasion extraordinaire de rendre témoignage devant tous ces chers amis que je laissais derrière moi.

Certains diront peut-être qu'il est facile de tout abandonner pour suivre Christ, mais sur le plan humain, c'est difficile! La plupart de mes amis étaient catholiques. Il y avait tous les jeunes, ainsi que les Enfants de Marie, issus pour la plupart de milieux ouvriers. Il y avait le groupe de théâtre, et toutes les personnes qui préparaient les accessoires et le matériel pour nos spectacles. Il y avait les enfants qui avaient suivi mes cours de catéchisme, les dames du groupe de prière, et de nombreux autres amis, tous membres de l'Eglise catholique. Les relations amicales avaient toujours tenu une grande place dans ma vie, et j'aimais toutes ces personnes. Mais maintenant, il me fallait les quitter, car Christ m'avait appelée. C'était lui qui importait à mes yeux. Ma vie lui appartenait désormais. Elle n'était plus mienne, mais sienne, selon ce verset: «Vous savez que ce n'est pas par des choses périssables, par de l'argent ou de l'or, que vous avez été rachetés de la vaine manière de vivre que vous aviez héritée de vos pères, mais par le sang précieux de Christ» (1 Pierre 1:18-19).

Je me devais de confesser clairement le nom de Christ, afin qu'il soit glorifié. Malgré les luttes, les souffrances et le mépris, Dieu s'est servi de sa Parole pour toucher le coeur de frères maristes qui avaient suivi des études bibliques en même temps que moi. Eux aussi ont reçu Christ comme leur Sauveur et sont devenus des chrétiens fidèles à la Parole de Dieu. Je loue le Seigneur de tout ce qu'il a fait, pour son honneur et pour sa gloire!

Témoignage de Christ

Dieu a accompli quelque chose d'extraordinaire en faveur d'une dame paralysée dont je m'occupais. Depuis des années, elle n'avait pas quitté le lit. Je lui avais rendu visite régulièrement, non seulement pour l'aider, mais encore pour l'empêcher d'avoir accès à la Bible. Après ma conversion, je suis donc revenue la voir avec quelques amis chrétiens. Je leur avais dit: «Je ne suis pas encore capable d'expliquer la Parole de Dieu, alors s'il vous plaît, parlez-lui!» A cette dame, j'ai simplement dit: «J'ai reçu Jésus-Christ comme mon Sauveur, et je marche maintenant avec lui de tout mon coeur.» Les yeux de la grabataire se sont mis à briller. Avec joie, elle a écouté le message du salut et a, elle aussi, donné son coeur au Seigneur Jésus. Peu après, elle est entrée dans l'éternité. Gloire à Dieu, elle a pu être sauvée avant de quitter ce monde!

Le lendemain, j'ai rencontré l'ancienne présidente des Enfants de Marie, qui avait assumé cette fonction pendant bien des années. A présent, elle était mariée et travaillait comme infirmière à l'Hôpital Général de la Miséricorde à Itajuba. C'était une catholique fervente. Nous avons discuté ensemble de questions spirituelles et de l'Écriture sainte, et elle a semblé intéressée. «A l'instant, Carmen, je n'ai pas beaucoup de temps, mais reviens chez moi à 20 heures ce soir, et nous pourrons continuer cette conversation en présence de toute ma famille», m'a-t-elle dit. Son mari et elle avaient une fille et deux fils. Ce soir-là, j'ai eu du mal à arriver à l'heure chez

elle, car tout le long du chemin, on m'accostait pour me demander pourquoi j'avais quitté le catholicisme, et pourquoi j'étais la cause de tant de problèmes. Grâce à Dieu, je n'ai finalement pas eu de retard. Toute la famille m'attendait, assise autour de la table. Nous avons commencé à parler de la Bible. Quelle soirée extraordinaire! La conversation s'est prolongée jusqu'à minuit. La Parole de Dieu a pu dissiper tous leurs doutes, comme elle avait dissipé les miens. C'est ainsi que ces gens ont commencé à fréquenter l'Eglise évangélique. Puis, quelques mois plus tard, ils ont demandé le baptême. A cause de tout cela, on m'agressait souvent dans la rue. Mais chaque fois, Dieu intervenait en ma faveur.

Peu après, je suis allée trouver le pasteur Mario, le mari de Blanche. Je lui ai rappelé qu'autrefois, il m'avait dit qu'il serait prêt à aider quelqu'un de sérieux, de son assemblée, qui souhaiterait suivre une formation dans une école biblique évangélique. «Ce jour-là, lui ai-je dit, je vous en ai voulu, parce que je ne songeais pas encore à quitter l'Eglise catholique. Mais aujourd'hui, je viens vous demander de m'envoyer, moi, dans une telle école!»

C'est ainsi que le pasteur Mario, Blanche et moi, nous sommes rendus à l'école biblique évangélique. Ils m'ont présentée au fondateur et directeur, Paul Guiley et à son épouse Viola. Ceux-ci m'ont assurée que je serais vraiment la bienvenue. «Ici, vous serez plus tranquille qu'à Itajuba, m'ont-ils dit. Dieu vous aidera! Et nous aussi, Carmen, nous sommes prêts à vous aider dans toute la mesure de nos moyens.» Voilà qui a calmé toutes mes craintes.

Je dois avouer que, même à l'école biblique, j'ai connu des luttes et des difficultés, car j'étais encore inexpérimentée dans la foi, convertie depuis peu. Mais les frères et sœurs de mon Eglise m'ont soutenue par leurs prières, et par Christ, j'ai pu surmonter ces difficultés et terminer la formation. Dieu s'est beaucoup servi de Paul et Viola Guiley pour m'aider à grandir spirituellement.

Formée et conduite par Dieu

En juin 1962, le pasteur Paul et sa femme Viola, ainsi qu'un autre couple (Artemio et Neta Alexandrina), sept autres étudiants et moi-même avons quitté cette école pour nous rendre au Paraná¹², afin d'y fonder un deuxième institut biblique. La place manque pour tout raconter en détail, mais il nous a fallu creuser des puits, ramasser du bois pour faire le feu, fabriquer un fourneau avec des pierres et faire la cuisine en plein air pendant toute une année. Nous avons planté nos propres récoltes: du riz, des haricots, du manioc, des pommes de terre et quelques légumes. Chaque matin, nous avions quatre heures de cours sur la Bible, et le travail n'était pas fini quand nous rentrions des champs le soir. Mais toutes ces choses, nous les avons faites avec joie, car le joug du Seigneur est doux, et son fardeau est

¹² Etat du Brésil méridional. (N.d.E.)

léger (Matthieu 11:30).

Cette école biblique, qui s'est appelée «Ecole Maranatha», est toujours au service du Seigneur, au même endroit, à Eldorado au Paraná. Nous y avons bénéficié d'une excellente formation, qui n'a pas seulement consisté à étudier la Bible, mais qui était aussi une formation pratique à la vie chrétienne. On y insistait beaucoup sur la nécessité de cultiver une relation étroite avec Dieu et de passer du temps avec lui dans la prière. Et nous avons tous appris à mettre en pratique le principe de la «vie par la foi».

Le jour est venu où, une fois de plus, il m'a fallu quitter des amis avec lesquels j'avais travaillé, lutté, étudié et prié. En tout, j'ai passé deux années dans l'Ecole Biblique Péniel, puis deux dans l'Ecole Biblique Maranatha au Paraná, où j'ai obtenu mon diplôme de fin d'études. Cette vie d'amitié et de dur labeur a laissé sur moi une empreinte indélébile.

Il était temps, désormais, d'affronter l'avenir et de partir annoncer le message du salut en Jésus seul. Je suis allée à São Carlos¹³, où j'ai donné mon témoignage et participé à l'organisation de camps chrétiens. Là, j'ai fait la connaissance du pasteur John Stucky, de sa femme Béa et de leurs deux filles, Janet et Judy. Ils m'ont invitée à passer six mois avec eux pour évangéliser.

J'avais toujours beaucoup aimé évangéliser. J'ai donc accepté leur invitation et je suis restée chez eux. Tous les jours, je me levais de bonne heure, puis, après le petit déjeuner, je prenais un sac de Bibles et de traités, et je partais les distribuer en ville, dans différents quartiers. Aux personnes qui s'y intéressaient, je parlais du salut en Jésus-Christ. En général, je rentrais assez tard, parfois vers 20 heures.

Un matin, alors que j'étais sur le point de partir, le pasteur Stucky m'a appelée dans son bureau et m'a demandé: «Carmen, est-ce que tu prends le temps de lire ta Bible et de prier?» Après un instant de réflexion, j'ai dit: «Très peu.» John a poursuivi: «Il vaudrait mieux que tu restes ici le matin, que tu lises ta Bible, que tu pries et que tu te reposes. Ensuite, tu pourrais passer l'après-midi à évangéliser.» Réfléchissant à ce qu'il venait de me dire, je suis retournée dans ma chambre, et j'ai lu ma Bible jusqu'à midi.

Vers 14 heures, j'ai quitté la maison, en murmurant: «Voilà presque toute une journée de perdue. Je n'ai plus le temps de faire quoi que ce soit!» Mais je faisais bien peu confiance aux voies de Dieu. Puis, j'ai commencé à distribuer quelques traités, notamment dans un quartier que je ne connaissais pas. J'ai frappé à une porte. La personne qui m'a ouvert a lancé vertement: «Il est hors de question que je vous

¹³ Ville universitaire située à 230 kms de São Paulo. (N.d.E.)

écoute! Je suis catholique!» J'ai répondu: «Moi aussi, j'étais catholique. J'ai ici la Bible de votre Eglise catholique. Aimeriez-vous y jeter un coup d'œil?» Finalement, cette dame m'a fait entrer et nous avons passé trois heures à discuter de la Parole de Dieu. C'était vraiment extraordinaire! Elle m'a promis de venir à l'Eglise ce soir-là et même d'y emmener sa famille. Et effectivement, ils sont tous venus. A partir de ce jour, elle n'a jamais cessé d'assister au culte. Quelques mois plus tard, elle et les membres de sa famille étaient sauvés et baptisés. Ils se sont engagés fidèlement dans l'Eglise.

Qu'il est merveilleux d'être à l'école du Seigneur et de pouvoir apprendre les leçons qu'il nous prépare! Cette journée que j'avais crue perdue, pensant que je n'aurais plus le temps de faire quoi que ce soit pour Christ, a justement été celle où Dieu m'a utilisée pour conduire ces personnes à lui. Je bénis le Seigneur pour ces missionnaires qui ont joué un rôle important dans ma vie chrétienne. Grâce à leurs encouragements, j'ai pu grandir dans la foi et devenir plus utile au service de Christ.



Carmen en 2000

Je n'avais presque pas vu passer ces six mois à São Carlos, et le moment de repartir était déjà venu. Avant de quitter cet endroit, j'ai décidé de demander le baptême par immersion, et le pasteur Stucky m'a baptisée en même temps que sa fille Judy. C'était encore une journée merveilleuse. Puis, j'ai fait mes bagages, et j'ai commencé à parcourir le Brésil, donnant mon témoignage et annonçant l'Évangile. Trois ans plus tard, le Seigneur, qui trace mon chemin selon sa volonté pour moi, m'a conduite à São Paulo, cette immense ville située dans le sud du pays.

São Paulo

Le but de mon installation à São Paulo était double: je désirais continuer à évangéliser et devais aussi prendre soin de ma santé. C'est ainsi que j'ai fait connaissance avec la famille du Docteur Shedd. Ils m'ont orientée vers une librairie chrétienne située dans le centre-ville: «Le Lecteur Chrétien». Elle était gérée par le pasteur Richard Denham. Ce serviteur de Dieu m'a accueillie, m'a donné des conseils pour faire mon travail et m'a beaucoup encouragée. Une des choses qui m'impressionnaient le plus chez cet homme était sa façon d'évangéliser. Toujours souriant, il traitait chacun avec compassion et respect.

En 1968, une autre famille missionnaire est venue s'installer à São Paulo: Earl Mets et Jo Ann, et leurs trois enfants, Diane, Susan et Steven. A cette époque, je partageais un appartement avec une amie. Ils m'ont proposé de venir habiter chez eux

pour les assister dans leur travail d'évangélisation. Ils avaient l'intention de commencer une Eglise de maison. C'est ainsi que je suis devenue, pour ainsi dire, un membre de leur famille. Ensemble, nous avons collaboré pendant bien des années dans l'évangélisation et l'enseignement de la Parole de Dieu.

En 1971, lorsqu'ils sont rentrés aux Etats-Unis pour un an, afin de visiter les Eglises qui les soutenaient, je les ai accompagnés. Mon but était de témoigner de la manière dont Christ m'avait sauvée de la «religion» et de montrer la puissance avec laquelle Dieu agit dans les vies. Cette année-là, nous avons beaucoup voyagé. Dans les églises, dans les camps d'évangélisation, je donnais mon témoignage avec l'aide d'un interprète. Toujours, nous annonçons la Parole de Dieu. J'avais souvent entendu dire que le racisme était très répandu aux Etats-Unis; pourtant j'y ai fait deux séjours, et partout, j'ai été très bien reçue. Je m'y suis toujours sentie chaleureusement acceptée et respectée. Je bénis Dieu pour tous ces Américains qui m'ont donné l'impression que, chez eux, j'étais chez moi, durant ce temps où j'annonçais le message du salut en Christ.

En 1972, nous sommes retournés au Brésil, où nous avons continué à enseigner la Parole de Dieu et à aider ceux qui se préparaient à servir le Seigneur. Voilà vingt-huit ans que ce travail est pour moi une joie. De temps en temps, je suis appelée à voyager pour parler dans des églises ou dans des rassemblements, mais en général, je reste à São Paulo.

Ma famille

Peut-être aimeriez-vous savoir ce qu'il est advenu de ma famille. Je remercie Dieu de ce que tout va bien pour elle. Lorsque je me suis convertie à Jésus-Christ, ils ont été choqués et consternés. Ils m'ont accusée d'avoir abandonné ma religion, d'avoir trahi Notre Dame de Fatima! «Comment as-tu pu faire une chose pareille?» me disaient-ils. J'ai donc demandé à mes amis chrétiens de prier afin que Dieu touche leur coeur. En fait, c'est d'abord ma sœur aînée, Maria, qui est venue au Seigneur, puis ma nièce, Vera Lucia. Ensuite, il y a eu ma sœur Silvia qui, pendant des années, s'était adonnée au spiritisme. Je crois qu'elle cherchait vraiment ce qui pourrait combler le vide de son coeur. Après avoir entendu la Parole de Dieu, elle a eu bien des luttes et des combats spirituels, mais elle a pu recevoir Jésus-Christ comme son Sauveur. Silvia s'est fait baptiser, puis elle a servi le Seigneur pendant de longues années, avant d'être atteinte par un cancer. Il y a huit ans, son Seigneur et Sauveur l'a rappelée à lui.

Quelle joie de savoir que, dès leur plus jeune âge, mon neveu et ma nièce ont donné leur coeur à Jésus et ont reçu son salut. Plus tard, leur maman Aidae (ma belle-sœur) et mon frère Sébastien ont eux aussi accepté le salut. Toute ma famille, donc, se trouve réunie en Christ et sert le Seigneur.

Christ, ma sécurité

Je ne sais si vous l'avez remarqué en lisant ce témoignage, mais parfois, dans ma vie, j'ai éprouvé un sentiment d'insécurité. Avant ma conversion, je demandais constamment au prêtre ce que je devais faire ou ne pas faire. Il est normal de passer par ce stade, quand on a vécu pendant tant d'années dans un couvent où la supérieure disait, en substance: «Ici, c'est moi qui pense et décide pour vous! Vous n'avez rien à dire! Moi seule j'ai la parole!» Nous avons littéralement renoncé à réfléchir par nous-mêmes. Au bout d'un certain temps, cela produisait l'effet d'un lavage de cerveau, et toute décision personnelle était impossible.

Quitter le couvent pour vivre dans le monde n'était pas facile non plus, car là, le mal nous environnait. Parfois, on nous trompait, et naïvement, nous croyions ce qu'on nous disait. Nous éprouvions un tel sentiment d'insécurité qu'il était vraiment difficile d'affronter la réalité. C'est pourquoi, à une certaine époque, je ne cessais de me dire: «Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux que je revienne en arrière?» Je voulais fuir «le monde». Au couvent, les choses allaient mal, c'est vrai, mais dans le monde, j'avais l'impression d'être comme un oiseau dont on avait rogné les ailes, un oiseau incapable de voler. Ce genre d'insécurité est caractéristique des personnes qui ont quitté le couvent.

Une fois, dans la salle d'attente chez le médecin, je me suis trouvée assise à côté d'une psychologue. Nous avons engagé la conversation, et j'ai commencé à lui raconter ce que j'avais vécu.

- Avez-vous cherché à vous faire aider par un psychiatre ou un psychologue? Qu'a-t-elle demandé, vivement intéressée.
- Non, pas du tout, ai-je répondu.
- Mais alors, comment avez-vous réussi à surmonter vos problèmes? A-t-elle encore demandé, très étonnée.
- Seulement grâce à Christ et à sa Parole, lui ai-je dit.

Elle était visiblement impressionnée.

Un jour, alors que je travaillais dans la librairie «Le Lecteur Chrétien», une religieuse est entrée. Elle m'a dit qu'elle avait lu mon témoignage dans la petite brochure intitulée *En recherche*. Ce récit lui était allé droit au coeur, et elle m'a suppliée de l'aider à quitter le couvent. J'en ai parlé avec Earl Mets, le missionnaire, et ce dernier lui a ouvert sa maison afin de lui procurer un toit dans les premiers temps. J'ai tout préparé, puis je suis allée chercher cette religieuse. Rien n'a été facile, mais par la grâce de Dieu, j'ai pu la ramener chez nous. Vous n'imaginez pas à quel point elle se sentait peu en sécurité. Ruth était entrée au couvent à l'âge de 20 ans et en était ressortie à 57 ans. Durant ces trente-sept années, elle avait été

capable d'enseigner sept matières différentes; mais ses nerfs étaient en piteux état. L'image qu'elle avait d'elle-même était des plus fragiles, et psychologiquement, elle n'allait pas bien du tout. Dieu seul pouvait l'aider. Après de rudes combats, Ruth a accepté Jésus comme son Sauveur, et nous louons Dieu pour cela. Ensemble, nous sommes allées parler du Seigneur Jésus dans quelques églises. Par la suite, j'ai voyagé, et elle aussi a fait plusieurs déplacements, puis nous nous sommes perdues de vue. Mais je ne peux que remercier Dieu de ce qu'une âme de plus a été délivrée de la puissance des ténèbres et transportée dans l'admirable lumière de Jésus-Christ.

Vous venez de lire le récit des moments les plus critiques de mon existence et de ce que le Seigneur a fait pour moi! Si vous cherchez Dieu de tout votre coeur, il agira de même pour vous! Réfugiez-vous dans ces paroles de Christ:

*Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés,
et je vous donnerai du repos.*

Matthieu 11:28

Après quelques années de ministère itinérant, Carmen da Mota habite toujours à São Paulo, où elle continue d'annoncer l'Évangile selon Actes 4:12: «Il n'y a de salut en aucun autre [que Jésus-Christ]; il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné parmi les hommes, par lequel nous devons être sauvés.» Elle collabore avec le Berean Bible Center (Centre Biblique Béréen). On peut la joindre en écrivant à l'adresse e-mail de Earl et Jo Ann Mets: emets@uol.com.br

Traduction: Liliane Fleurian

Ce témoignage est prélevé du livre *Leur chemin ne mène plus à Rome*, volume 2, édité par *La Maison de la Bible* (Romanel 2007, p. 40-84).

Nous recommandons vivement ce livre ainsi que le volume 1, contenant 22 témoignages de prêtres catholiques convertis.



CLKV
Hochstrasse 180
CH-8330 Pfäffikon ZH
(0041)(0)44 937 18 64
kontakt@clkv.ch
www.clkv.ch
clkv.ch/clkvshop [leur chemin](#)

La Maison de la Bible
Ch. Praz-Roussy 4 bis
1032 Romanel-sur-Lausanne
(0041) 0)21 867 10 20
www.maisonbible.ch
maisonbible.ch [leur-chemin](#)